



HAL
open science

Aux bords des avenues de la solidarité numérique...

Géraldine Guérillot, Jean-Luc Moriceau

► **To cite this version:**

Géraldine Guérillot, Jean-Luc Moriceau. Aux bords des avenues de la solidarité numérique.... Pour une socio-anthropologie de l'environnement. Tome 2, Regards sur la crise écologique, L'Harmattan, pp.121 - 132, 2012, Logiques sociales. Série SocioAnthropo-logiques, 978-2-296-96759-5. hal-02408608

HAL Id: hal-02408608

<https://hal.science/hal-02408608v1>

Submitted on 13 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AUX BORDS DES AVENUES DE LA SOLIDARITÉ NUMÉRIQUE...

Géraldine Guérillot

Doctorante, Institut Télécom/TEM Research
9, rue Charles Fourier
91011 Evry Cedex
geraldineguerillot@yahoo.fr

Jean-Luc Moriceau

Professeur, Institut Télécom/TEM Research
jean-luc.moriceau@it-sudparis.eu

Les nombreuses fractures numériques accentuent souvent des discriminations déjà bien ancrées telles que les différences de statut social, différences d'âge et de lieu d'habitation. Un droit pour tous à entrer dans ce que l'on appelle la société de l'information est réclamé et relayé par les grandes instances internationales de développement. Parce que les pays du Sud ont nettement moins accès aux nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC), la lutte contre les fractures numériques Nord/Sud a été inscrite dans les objectifs du millénaire afin de lutter contre l'exclusion et la pauvreté. Véritable discours de développement durable, la solidarité numérique a pris forme avec la création du Fonds de Solidarité Numérique (FSN, 2005), inspiré du président sénégalais Me Wade. De nombreux projets internationaux visant à l'équipement en NTIC des pays en développement ont alors été lancés.

Mais concrètement, il s'agit essentiellement d'envois d'ordinateurs dont ne veut plus le Nord, et qui sont envoyés pour équiper les pays défavorisés. Vu du Nord, ces actions de solidarité sont récompensées par des prix, et félicitées publiquement. Ces actions de mécénat humanitaire atténuent les chiffres de bilan environnemental des organismes donateurs (Axa dans ce cas), tout en étant reconnus comme socialement responsables. De plus, le fait de prolonger la durée de vie d'un matériel high-tech, très polluant au moment de sa fabrication, permet d'atténuer son empreinte écologique tout en répondant au principe des « 3 R » : réparer, réutiliser et recycler. Mais pour le Sud, le bilan est plus mitigé : peu d'écoles sont « durablement » équipées et il semble que la solidarité numérique crée une double injonction paradoxale : « développez-vous dans le numérique/réduisez vos e-déchets ». Et bien souvent : « accepter nos produits numériques usés (parfois déjà à l'état de déchets)/éliminez vos e-déchets. »

À la fois critiqué de concept occidental permettant une nouvelle forme d'ingérence du Nord sur les pays du Sud (Brunel, 2005) et soupçonné d'être instrumentalisé par ces derniers pour obtenir des crédits internationaux (Mancebo, 2007), il me semblait délicat d'entrer dans de tels débats sur le développement durable. J'ai plutôt souhaité m'intéresser aux effets des discours et des pratiques de solidarité numérique depuis un pays comme le Sénégal en portant une attention particulière aux effets de la double contrainte. Ainsi, je cherchais et m'attendais à détecter des situations de blocages, à trouver des contradictions (Bateson 1972, Beavin et al., 1980), et voir comment il y est localement fait face. Je voulais, loin des discours, en décentrant mon regard, rencontrer les visages qu'on ne voit pas, qu'on n'entend pas au Nord

et qui pourtant travaillent et vivent concrètement cette solidarité numérique. Mon souci était de ne surtout pas reproduire dans mon enquête une forme de « colonialisme » semblable à celui que je commençais à contester en me penchant sur ce sujet. Afin d'atténuer les biais liés à ma position de chercheuse issue d'un pays occidental, je voulais éviter de questionner les Sénégalais à partir de concepts inadaptés aux réalités du terrain. Je ne pensais pas non plus tenter une ethnographie du Sénégal, en essayant de montrer comment la culture est progressivement altérée par ces actions « solidaires ». Je voulais plutôt capter certains moments clés où quelque chose se passe, où cette double contrainte empreint le cours des choses et semble faire vaciller les chemins habituels, où je me sens affectée par une impression étrange ou insupportable qui me donne une idée de l'expérience de la double injonction. Il ne s'agissait pas d'expliquer ce que je voyais par la solidarité numérique ou quelque double-bind car j'avais conscience que tout cela était bien plus riche. Mais suivant en cela K. Stewart (1996, 2007), je crois qu'on peut déceler dans une scène, un événement, une émergence, de quoi faire trembler nos catégories et introduire dans le débat d'autres visages, voix, mouvements, affects et désirs. Ajouter ainsi d'autres récits pour rendre des comptes plus pluriels que l'*accountability* de la solidarité numérique.

Il s'agira d'aller au bord des avenues de la solidarité numérique, tout au bout de la chaîne de solidarité numérique. À l'autre bout, celui que l'on ne voit pas dans les rapports des entreprises, et cela dans l'espoir de trouver dans l'autre bout un sens à ce mot de solidarité. Ce texte est issu d'un premier voyage d'un mois au Sénégal. Je partirai du cas d'un don d'ordinateurs de l'entreprise A, via Besançon, vers le Sénégal. Puis je raconterai deux moments où j'ai eu cette impression que quelque chose se jouait, se disait de la solidarité numérique telle qu'elle pouvait être captée dans quelques gestes, mots ou événement, en interrogeant l'agence S¹ et en visitant la décharge de M'Beubeuss où finissent les dons venus du Nord.

Bien loin des autoroutes numériques

Après plusieurs heures d'attente, après plusieurs minibus usés et surbondés, comprimée, économisant ma trop petite bouteille d'eau, groggy par le manque d'oxygène, j'arrivais enfin à la décharge de M'Beubeuss. Marchant prudemment, emmitouflée dans les vêtements les plus à l'épreuve des salissures, avec la casquette de l'ONG Enda, je me sentais indécentement riche.

Amadou, mon guide qui ne parle que peu, m'avertit de ranger mon appareil photo. Nous passons par une sorte de chemin couvert d'immondices en tout genres, qui semble permettre de longer les montagnes de déchets, d'abord petites, puis de plus en plus importantes. Je découvre ensuite des constructions, seulement partiellement recouvertes de déchets, sur lesquelles on peut voir des chèvres, des chiens, quelques pousses de verdure et au loin, très loin, un étang avec la décharge en arrière-plan. Immense, la décharge s'étend à perte de vue. Si l'on regarde bien à l'horizon on peut discerner une très longue file de camions benne à l'arrêt. Leur avancée est bloquée par les inondations de la saison des pluies qui a pris fin le mois dernier, m'explique-t-on. Depuis ces camions n'accèdent plus, ou que très difficilement, à l'endroit où ils doivent déverser leur charge.

Une odeur de plastique se consumant, mélangée aux puanteurs des poubelles, devient de plus en plus forte. Des cabanons de misère faits de bouts de tout, de tissus, de plastiques, de pneus

¹ Agence sénégalaise de lutte contre la fracture numérique (2007).

sont disséminés de-ci de-là pour abriter des petits groupements de récupérateurs qui boivent du thé à l'abri du soleil mais dans les fumées et les déchets. L'anxiété apparente d'Amadou me montre qu'il faut faire attention.

Je n'étais déjà pas très à l'aise, là je le suis encore moins. Être la seule femme, la seule étrangère, la seule blanche, la seule personne assimilée à « riche » dans le coin. Comment ne pas gâcher dès le départ un possible accès à leur monde, comment avoir ces discussions qu'on appelle « authentiques » ? Étrangère, je le suis visiblement, ma couleur de peau n'est pas dissimulable mais je voudrais être le moins possible leur « autre », afin que quelque chose puisse être échangé et non pas seulement *pris* en répétant la domination. Pour cela, je sens qu'il me faut donner l'air d'être à l'aise, débrouillarde, surtout pas gracieuse ni délicate, mais forte, pour sembler la moins étrangère à leur milieu, dans leur milieu.

Je sais et je sens que ce qui se passe ici est pour une part le produit des politiques de la solidarité numérique. Que l'on pourrait tout décrire, voire expliquer, avec nos mots de développement durable, de responsabilité sociale, et de capitalisme, néo-colonialisme... mais que dans la réaction de ces hommes, tout comme dans leur fureur de vivre et leurs modes de s'en sortir, il y a aussi quelque chose qui ne s'y réduit pas. Ces mots sont trop grands, et ne se référer qu'à eux seuls viderait des signifiants forts riches de leur histoire et de leur sociabilité, (Stewart, 1996). Je veux voir comment ceux-ci se conjuguent avec la culture locale, avec la vitalité, l'inventivité, les désirs et les peurs d'ici pour produire des événements et des rencontres. Je n'ai aucune envie de rentrer pour me réfugier derrière mes livres. Je voudrais tant pouvoir faire quelque chose avec ce qui arrive.

Être à l'intérieur de M'Beubeuss offre une compréhension qu'aucune distance ne saurait apporter. Comme si le lieu s'exprimait. Cette décharge est un lieu de rejets, mais elle est tout sauf un de ces non-lieux dont parle M. Augé. Je prends conscience que nos concepts et représentations voudraient attraper des choses décontaminées (Stewart, 1996). Il suffirait de traduire, de montrer que ce qui est bizarre pour nous est familier ici, et se permettre d'apporter un jugement distancié et discriminant. Nommer, classifier, coder, c'est ne pas se laisser contaminer par ce qui se présente, et c'est perdre textures et densités de ces lieux qui nous engouffrent. Les mots du général et de l'abstrait seraient ici un moyen de ne pas s'exposer au moins un temps au local et au singulier de ce qui arrive.

Nous arrivons à la rencontre des récupérateurs. Je vois des gens travaillant à proximité les uns des autres, mais visiblement ils ne font pas la même activité. La plupart constituent des sortes de baluchons de plastiques de plusieurs kilos. D'autres moins nombreux et plus espacés ramassent et trient les différents déchets constitués de plastique ; les emballages souples, les plastiques rigides, les bouchons semblent être séparés. Ces hommes travaillent en plein soleil, dans les fumées des multiples petits incendies dus au stockage de tous les types de déchets à ciel ouvert. Je suis toujours Amadou qui me dit que nous allons à l'endroit où se regroupent des récupérateurs de déchets électroniques. Nous arpentons et descendons des reliefs formés par les déchets en faisant attention où l'on met les pieds pour ne surtout pas se blesser ou trébucher. L'odeur, empirée à la fois par la chaleur du soleil, par les fumées et par cette file immense de camions à l'arrêt, bloqués par les inondations de la récente saison des pluies, augmentant ainsi l'humidité dans l'air, donne l'impression d'être au milieu d'un *no man's land*, d'un monde dévasté, chaotique, défriché, abimé, hanté par la mort. Je suis au centre du monde et nulle part en même temps... Cette décharge symbolise violemment le revers de la médaille de ce monde en perdition.

Je travaille sur le développement durable et la responsabilité sociale, mais pourquoi, à quoi bon ? C'est ridicule. Je suis inutile, je ne suis rien et je suis perdue là au milieu de tout et de rien à la fois. Le développement durable ? Cela me semble d'un coup une préciosité conceptuelle, irréaliste, rien de plus qu'un jargon universitaire : à côté de la plaque. De quelle

fracture parlez-vous ? De la numérique, de la cognitive ? Quel décalage avec la réalité qui s'étale devant moi ! Pourquoi venir importuner des gens qui vivent malgré tout, avec mes petites questions d'occidentale universitaire naïves, qui a de bonnes intentions comme beaucoup, mais qui ne peut rien ou à peine. Mes préoccupations deviennent futilités, absurdités et ma position me dérange. J'ai un peu honte de me présenter là pour enregistrer des gens. Comment me voit-on, comment ressent-on cette présence : curiosité mal placée, visite de courtoisie ? Que puis-je là, parmi ces objets morts, détériorés, ces gens pauvres mal habillés et pourquoi s'accrochent-ils comme ça ? Comment cela se fait-il qu'ils se battent, quel est cet instinct de vie qui donne la volonté de vivre aux hommes quelles que soient les conditions de leur existence. Je dissimule ma position terriblement favorisée. Je contiens tout et j'observe beaucoup, je vis ce que je peux maintenant.

Je voudrais enregistrer, photographier, collecter, mais comment cela pourrait-il ne pas perdre la vitalité du lieu, comment reproduire ce qui là-devant se produit. Cela semble impossible à attraper, à arrêter dans une représentation, à trouver la juste description. Je ne peux qu'essayer, tenter de dire, recommencer cent fois. Il ne s'agit pas d'avoir la précision du réalisme, je voudrais simplement parvenir à évoquer un peu de la puissance du lieu, de la force des tensions. Je n'arrive à rien de plus qu'à décrire les impressions de mes sens, raconter des moments qui m'affectent, et réfléchir à ce qui me touche et me transforme. Je me sentirais ridicule de tenter d'expliquer, je ressens maintenant plutôt l'urgence de partager, de donner à ressentir, de présenter au lieu de représenter. Je ne sens encore que vaguement combien ces re-descriptions, ces témoignages qui échappent aux représentations données, aux concepts du Nord, cette façon de s'ouvrir à la différence, au singulier, au lieu de le nommer de le juger, combien ceci me semble un acte politique, en tout cas la seule chose que je me sens capable d'apporter.

Nous arrivons face à une petite cabane en haut d'une butte, où se trouve un homme plus jeune que ceux que j'avais vus auparavant. Il ne parle pas ou à peine le français. Amadou traduit. J'enregistre discrètement la conversation, ou plutôt les questions et réponses. Puis Amadou s'écarte à cause d'un coup de téléphone et je me retrouve face à cet homme. J'essaie de profiter de l'occasion de pouvoir discuter avec lui et obtenir des informations en français. Il semble comprendre ma langue mieux qu'il ne la parle. Jusqu'à quel point peut-on dire que nous nous comprenons ?

Je me méfie des concepts pour dire ce qui se passe ici, mais c'est pourtant de ces concepts que je voudrais que les gens me parlent. C'est ce que je cherche à comprendre dans leur langue, dans leur manière d'habiter leur monde, et d'habiter aussi ce monde commun, globalisé... Mais je ne parle pas leur langue. Je voudrais qu'ils me parlent **dans ma langue au sujet de mes concepts**, mais aucune langue n'est coupée du monde qu'elle a appris à exprimer. J'ai l'impression seulement depuis ce matin de commencer à entrer dans leur monde, mais la route sera longue. J'ai l'inconfortable impression qu'ils me comprennent plus que je ne les comprends.

Une formation par l'ONG Enda a crédité cet homme d'un rôle clé dans la décharge. Seul à connaître la valeur des différentes pièces, il a pris un grand pouvoir qu'il est censé diffuser en échange de la formation qu'il a reçue. La décharge est aussi un univers de bandes, de violence et de vols. Si je ne venais pas par Enda et accompagnée d'Amadou, jamais il ne m'aurait parlé. Il a confiance en l'ONG. Il m'explique que ces gros baluchons de plastique sont vendus au poids aux entreprises. Il ajoute qu'il y a même dans « le lot » une ou deux personnes salariées par celles-ci en échange d'une « garantie » sur la qualité du plastique vendu. Ce monde n'est pas meilleur ou plus pur. Il n'est pas moins capitaliste ou maffieux. Il ressemble au mien. Mais j'imagine que ce lieu pourrait aussi nous en apprendre sur la solidarité.

Nous poursuivons « la visite », et je manque de trébucher en descendant d'une sorte de butte d'environ trois mètres de hauteur. Nous nous enfonçons un peu plus profondément dans la décharge. Une charrette tirée par un âne passe, des animaux cherchent à manger. Des fumées nous brûlent fortement les yeux sans que nous puissions les frotter. Des mouches, des moustiques, tournent autour de nous et nous piquent... Un peu plus loin, j'aperçois un groupe d'enfants mêlés à quelques adultes. Ceux là ne jouent pas, ils sont affairés à ramasser des choses à même le sol d'une plaine où les feux sont nombreux. Nous allons à leur rencontre, Amadou aborde le « chef » d'équipe auquel je demande si je peux donner quelques bonbons aux enfants. Ils sont complètement fondus, mais cela ne dérange pas du tout les enfants qui se précipitent, partagent, sourient et rient. Cela me soulage un peu de leur donner ces bonbons. J'évite de faire un parallèle avec les ordinateurs. Ce n'est rien, cependant ils ont l'air joyeux. Egoïstement, je me rends compte que ce geste sert à atténuer quelque peu mon mal être et à me donner bonne conscience, tandis que ces enfants qui n'ont rien partagent le peu qu'ils ont. Il n'y a pas que la nourriture que l'on partage au Sénégal, les gens donnent sans compter, cela ressemble à de la solidarité. Ces bons moments passés à boire le thé le soir, à écouter des histoires, à en raconter aussi, m'ont montré cet esprit de convivialité, de partage apparemment sans compter. C'est, bien plus que ces mots (d'occidentale) que j'utilise pour en parler, ce sont des manières de vivre ensemble. Bien que « toubab », j'ai été accueillie avec une chaleur incroyable que je ne connaissais pas, et je me disais tout en partageant ces repas, ces moments si délicieux, qu'en effet, en France, même si je fais partie de ceux qui partagent encore leur repas, je suis bien plus seule qu'ici. Cette impression m'a troublé et me trouble encore quand j'y repense aujourd'hui...

Je demande ensuite si je peux enregistrer avec mon appareil le chef d'équipe qui nous accueille et nous serre la main. Il accepte avec enthousiasme. Sa réaction est très engageante, il semble très content d'être enregistré et prend notre « entretien » très au sérieux.

Son engagement m'encourage. Il attend de moi non pas que je décode des signes, mais que je m'engage moi aussi. Il espère que je répète sa voix ailleurs, que d'autres connaissent leur univers et leur action. Je trahirais ce désir de dire si je le décodais comme le signe d'une structure ou d'une position objective. Il me faut trouver un langage pour à mon tour exprimer tout cela.

Être sur place m'apporte une autre compréhension, une compréhension incarnée, territorialisée, décentrée, dé-familiarisante. Un peu comme si je parvenais à voir, à toucher, peut-être même à commencer à vivre ces concepts depuis un autre bout du monde. Je voulais regarder la solidarité depuis cette décharge, me faire un petit peu sénégalaise, me métisser au moins juste assez pour commencer à comprendre les visages sénégalais de la solidarité. Bien sûr, et heureusement, je savais que ce n'était pas les seuls visages sénégalais. J'en ai vu beaucoup d'autres, et de nombreux souriants.

Au carrefour des appartenances

J'avais entendu que les Sénégalais sont chaleureux et accueillants, prêts à faire découvrir aux visiteurs les richesses de leur pays et leur culture. On ne m'avait pas menti. Cette hospitalité particulière que les Sénégalais se plaisent à dénommer la « teranga » (terre d'accueil) existe réellement et se ressent vraiment en vivant sur place. Je n'ai de la place que pour parler ici de M. G.

« Ces récupérateurs, malgré le fait qu'ils gagnent leur vie à travers le secteur informel, ont surtout un problème de récupération de matériel valorisable : cuivre, aluminium et autre pour faire des poêles, du matériel de cuisine, c'est tout ce qui les intéresse. » Je recevais ainsi un autre point de vue sur la décharge, sur le « secteur informel », qui démantèlerait de façon archaïque ce matériel, et amplifierait les problèmes.

M. G est le chef de projet e-déchet à la S, cette agence de lutte contre la fracture numérique. L'agence se préoccupe de plus en plus des déchets d'équipements électriques et électroniques (DEEE). Le Président sénégalais, à l'initiative du FSN, a créé la l'agence S en partant du principe qu'il n'est pas possible d'équiper tout le Sénégal avec des ordinateurs neufs. Ainsi la lutte contre la fracture numérique se fait essentiellement par du matériel de seconde main. Il explique que la pression environnementale s'accélère de jour en jour car de plus en plus d'ordinateurs entrent dans le pays sans estimation possible de leur durée de vie, les douanes du pays ne faisant pas la différence entre matériel neuf et d'occasion.

C'est là que la solidarité numérique se grippe. Sans statistique, sans comptabilité précise, il n'est pas possible de rendre des comptes, de montrer son *accountability*. Comment justifier son action, comment être responsable si on ne peut être comptable (*accountable*) ?

L'agence S équipe les écoles de son pays, et s'occupe de tout : du dédouanement, du reconditionnement, de l'équipement, de l'installation, du dépannage et des formations. Les coûts sont complètement pris en charge par l'agence qui bénéficie du soutien financier de l'État. M. G attire mon attention sur le fait que l'agence porte une attention particulière à ne surtout pas perturber l'enseignement traditionnel. La présence d'une salle libre est une des conditions d'éligibilité des écoles pour bénéficier de ces dons. En échange, « tout ce qu'on leur demande, c'est d'amener les élèves de temps à autres à utiliser l'outil informatique, pour que ces enfants-là grandissent avec l'informatique. » Ces actions de lutte contre la fracture numérique par l'agence S sont, dit-il, le fruit du partenariat tripartite entre l'entreprise française A, Besançon et l'agence S, qui incarne un exemple, félicité et reconnu, de coopération entre Nord et Sud, entre public et privé, et de développement durable.

C'est étrange comme je reconnais ce discours. Je suis au Sénégal, mais cette fois j'ai l'impression d'être chez moi. Le discours de RSE a pénétré la place. La logique de la RSE est là, répétée, réincarnée. On me parle à nouveau de chiffres, de préoccupations louables et généreuses, et j'admire de nouveau ces acteurs de la RSE. La *double-bind* serait ici résolue. D'ailleurs, M. G démarque son activité de celle des récupérateurs. « Moi-même qui vous parle, je n'ai jamais été payé pour ce projet et je travaille depuis le début, c'est de la bonne volonté. Je le fais pour mon pays à l'image des autres membres du comité stratégique. » Son activité relève du don.

Mais il est des moments où les choses arrivent, où quelque chose se passe et montre que les grands récits explicatifs ne disent pas tout (Stewart, 1996). Que le réel est toujours plus riche et résiste à toute annexion. En effet, à un moment, je demande si parmi le matériel donné par l'entreprise A, il se peut que certains ne marchent pas. CIDG me répond que Besançon n'envoie que du matériel fonctionnel. En revanche, « peut-être d'autres structures... C'est le cas de l'évêque de Kol Daow qui disait qu'une fois on lui a envoyé du matériel et malheureusement... rien ne marchait. C'était mauvais ! C'était pas possible. » C'est à ce moment particulier de l'entretien qu'Abdoulaye Touré, le collaborateur d'Enda qui m'accompagnait, prend la parole : « La vérité c'est qu'il y en a qui prennent l'Afrique pour une poubelle, rétorque-t-il, y en a même, ça peut marcher, mais c'est très dépassé, donc t'es pas en mesure de faire ce que t'as envie de faire. » Plus de langue de bois. Le ton est clair. M. G semble perturbé, la discussion lui échappe. Il reprend la parole plus fort par-dessus Touré : « Au début du projet, nous acceptions des P2, mais maintenant on accepte plus de P2.

Maintenant, soit tu nous envoies du P3 ou du P4, et même actuellement, du P3 on dit qu'on n'en veut pas. C'est obsolète. Maintenant tu nous envoies du P4 ! ».

Que peut bien signifier ce mécontentement plutôt virulent et d'apparence incontrôlée ? Je sens de la vexation. J'essaie de me mettre à sa place... Le don qui vient du Nord n'est-il pas une manière « solidaire » et « responsable » de se débarrasser de matériel dont on ne veut plus ? Derrière ce que l'on appelle « don », ne se cache-t-il pas parfois d'autres pratiques ? En un instant, ce que je commençais de nouveau à croire s'écroule, au moins en partie, et reviennent plus forts encore ces sentiments que j'ai eu en observant les travailleurs de la décharge et les petits commerçants dans la rue. J'ai d'ailleurs entendu parler d'un marché de seconde main à Reubeuss et aux alentours, où le commerce électronique serait très répandu. Je crois que ces moments spéciaux manifestent cette *double-bind*, cette injonction paradoxale dont on ne peut pas sortir par une issue simple. Comment la réponse au Sud pourrait-elle être différente d'une réponse mêlant l'économique avec le solidaire, le matériel avec les déchets, le discours du Nord avec les « réalités » du Sud. Et comment pourrait-on rendre compte de la *double-bind* avec un récit unique, une représentation simple, des concepts éloignés du terrain, des mots qui n'auraient pas au moins pris l'accent du Sud ?

Aux bords de la voie

Comment rendre compte de cette expérience du terrain, comment raconter la vie de la solidarité numérique au Sud ? La solidarité numérique repose sur des comptes, elle est devenue de part en part *accountability*, elle est une façon de raconter son action, et de raconter ce qui se passe. Mais ce que je vois sur le terrain, c'est qu'il faut plus d'une langue, qu'il faudrait vraiment entendre différentes voix, qu'il faudrait plusieurs récits, plusieurs comptes, et probablement plusieurs contes aussi pour commencer à rendre compte, à raconter le réel africain. Ceci est sans doute toujours vrai, mais il l'est encore plus lorsque l'on écrit sur ce qui crée de la *double-bind*. En effet, la solidarité numérique est une voix, une voix optimiste, une voix prometteuse, mais ce qu'elle dit, ce qu'elle « performe » est pour le Sud contradictoire. Et si l'on veut comprendre ce qu'elle fait, ce qu'elle devient sur cette terre africaine, il nous faudrait bien plus qu'un seul type de compte, il faut aussi sortir de son récit pour le mêler avec beaucoup d'autres.

Spivak (1988) et Sharp (2008) ont rappelé qu'il fallait bien plus que donner une voix aux « subalternes ». Car il leur est demandé de s'exprimer avec les mots, les raisonnements et les concepts occidentaux. Mais ici je n'ai pas cherché à trouver des formes d'expression pour qu'ils me livrent un contre-récit (voir Mutua & Swadener, 2004). J'ai avant tout voulu montrer comment des rencontres avec le terrain me dé-faisaient, comment elles m'interpellaient, m'attachaient à ce qui m'était étranger, me touchaient, détrônaient mon « je » auto-suffisant, et me laissaient raconter mon expérience. Ce que Butler (2005) décrit comme un « je » qui ne saurait être irresponsable.

Je raconte ce « je » qui voulait voir des visages, entendre d'autres voix que celle des discours et des statistiques, et aussi voir ce sol dont on se préoccupe de la durabilité. Et là, les mots mélangent leurs sens, les sens et sensations essaient d'inventer des mots pour se dire, les logiques se rencontrent. Et c'est lors d'événements, de rencontres, de disputes, c'est lorsque ma tête tournait sous les odeurs de déchets, c'est lorsque deux informateurs se disputaient leur interprétation, c'est lorsque je me sens si européenne et si heurtée par certains discours européens que je commence à toucher ce que fait la solidarité numérique.

Lorsque l'on reprend la fameuse phrase² jetant les bases de ce que devrait être un développement durable, la solidarité et le partage sont le cœur de ce concept qualifié « d'occidental ». Pourtant lorsque l'on observe la concrétisation de cette solidarité, en interrogeant les sens que les gens donnent à leurs actions, en observant les pratiques, on ne peut s'empêcher d'être affecté et de questionner ces relations de solidarité Nord/Sud... Que peut bien vouloir signifier donner du matériel informatique dont on cherche à se débarrasser ? Que signifie donner un rebus ? Que signifient ces actions de mécénat, qualifiées au Nord de solidarité numérique, actions félicitées publiquement et récompensées ? Si on les lisait à travers les grilles du don vues par Mauss (2001) et Godelier (2002) ? N'est-ce pas aussi une relation de domination symbolique ou insidieuse, ainsi renforcée par ses grandes instances internationales qui encadrent et promeuvent ces dons de seconde main pour le bien de l'humanité.

D'autre part, A un niveau symbolique, cette solidarité montre au monde un Sénégal qui demande et se satisfait des déchets du Nord mais en plus, à la lumière du théorème économique du « bon samaritain » le Sénégal reste figé dans sa position de pauvre, assisté par le Nord. Certes, initiée et incarnée par le Président du Sénégal, cette demande semble répondre à des besoins majeurs et urgents. Mais comme le montrent Caillé (1998) et Godbout (2000), donner, et être ainsi reconnu de par son don, a un effet psychologique considérable. Cependant, pour Godbout (2000), une des caractéristiques qui éclaire le champ de l'aide humanitaire est que les dons à des inconnus sont fondés sur le fait que le receveur est considéré comme acquis, qu'on ne lui demande pas son avis. En effet de nombreux scandales et déceptions concernant la qualité du matériel envoyé semblent « honteusement » relatés. Godbout insiste alors « Plus encore que par le marché, c'est par les dons non rendus que les sociétés dominées finissent par s'identifier à l'Occident et perdre leur âme » (p. 82).

Il nous faut plusieurs voix. Il en faut d'autres qui viennent aussi de l'Afrique. Mais comment recueillir ces voix sans les trahir ? Comment mêler nos voix, se parler donc, et commencer à nous entendre, à s'entendre sur une solidarité ? Car trop souvent les mots comme ceux de solidarité Nord-Sud, de coopération décentralisée..., ces mots plein d'altruisme et de générosité semblent avoir un sens général, mais le perdent lorsqu'on regarde au plus près. Ils laissent pourtant espérer un monde plus équitable, plus juste, en cohésion. Ces mots s'entrecroisent, résonnent et montrent que c'est en rencontrant des visages que l'on peut espérer, un jour, que cette solidarité rejoigne cette conscience africaine qu'on appelle *Ubuntu* et qui bien qu'elle s'explique moins bien qu'elle ne se vit peut être appréhendée par cette phrase : « Je suis ce que je suis grâce à ce que nous sommes tous ».

Bibliographie

- AUGÉ M., *Non-Lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Le Seuil, 1992.
BATESON G., *Vers une écologie de l'esprit*, Seuil, Paris, t. I : 1977, t. II : 1980.
BEAVIN J.H., JACKSON D.D. et WATZLAWICK P., *Une logique de la communication*, Seuil, Paris, 1972.
BRUNEL S., « Les ambiguïtés du développement durable », dans *Sauver la planète ?*, sciences humaines, juillet/août 2005, hors-série n° 49.
BRUNEL S., *Le Développement durable*, Presse universitaire de France, coll. « Que sais-je ? », Paris, 2004.

² « Un développement qui s'efforce de répondre aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à satisfaire les leurs » (Brundtland 1989).

- BUTLER J., *Giving an Account of Oneself*, Fordham University Press, 2005.
- CAILLE A., « Les mystères de l'endettement mutuel positif », dans Eid Georges (dir.), *La famille, le lien et la norme*, Paris, L'Harmattan, 1998.
- GODBOUT J., *Le don, la dette et l'identité : homo donator versus homo oeconomicus*, Paris, La Découverte, 2000.
- GODELIER M., *L'énigme du Don*, Flammarion, Paris, 2002.
- MANCEBO F., *Le développement durable*, collection U, Armand Colin, Paris, 2006.
- MAUSS M., « Essai sur le don », dans *Sociologie et anthropologie*, Presses Universitaires de France, Paris, 2001.
- MUTUA K., SWADENER B., *Decolonizing Research in Cross Cultural Contexts : Critical Personal Narratives*, Suny Press, 2004.
- SHARP J., *Geographies of Postcolonialism*, SAGE Publications, 2008.
- STEWART K., *A Space on the Side of the Street*, Princeton University Press, 1996.
- STEWART K., *Ordinary Affects*, Duke University Press, 2007.
- SPIVAK G.C., « Can the Subaltern Speak? », in NELSON et GROSSBERG, *Marxism and the Interpretation of Culture*, University of Illinois Press, 1988, p. 66-111.